

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime MORAND

La poésie et l'Université, d'Yves Bonnefoy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 276-278

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les Echos proposent...

Yves Bonnefoy,
La Poésie et l'Université

« Lire : non reparcourir les méandres du langage, de la pensée, — mais reprendre foi dans le monde. » (p. 28)

Lors du Dies Academicus de l'Université de Fribourg, le 15 novembre 1983, Yves Bonnefoy, poète et essayiste, a prononcé une conférence sur le rapport de la poésie et la « tâche de formation des esprits » (p. 9).

La rentrée scolaire achevée, il m'apparaît utile de proposer la lecture de ce discours précis sur le sujet infini de la poésie. Aux jeunes comme aux formateurs, une telle découverte peut donner à saisir le poème comme le lieu de l'alliance possible entre les hommes.

Quelques mots d'introduction cernent la question posée au poète par l'univers de l'enseignant. Quelle est « cette affinité tout de même paradoxale » qui unit celui qui transmet un savoir avec un souci de vérité et celui qui, de façon presque irresponsable, « expérimente, mais aussi rêve, [et] se contredit » (p. 10) ?

Autrefois, en fonction d'une commune culture, « le commerce du professeur et du poète » semblait favorable ; mais les changements de la société n'ont-ils pas rendu cet échange plus difficile ? Cette difficulté — relativement récente — fait l'objet d'une analyse historique forcément brève mais aussi fort éclairante (1^{re} partie, pp. 11-17).

Coll. Discours Universitaires, Nouvelle Série n° 36, Ed. Universitaires, Librairie Saint-Paul, Fribourg 1984, 31 pages, Fr. 9.—.

La poésie aujourd'hui achoppe au problème de la communication avec le lecteur. Et Yves Bonnefoy ne cesse de souligner le divorce entre la volonté de communiquer et l'absence d'une communauté de langage. Parce que la tribu humaine n'a plus souvenance de l'unité, le poète est réduit à balbutier un patois personnel : « un idiome privé » (p. 16). L'œuvre poétique n'a donc plus qu'à dire égocentriquement ce que le langage ne sait plus communément. « Le commun dire » est devenu muet pour ne laisser sourdre que la voix d'un « inconscient cloisonné » (p. 17).

Une telle situation a engendré le renouvellement de la critique littéraire et de la philosophie de la création. Cette « révolution », l'auteur la stigmatise dans la deuxième partie de l'exposé (pp. 18-23).

La critique littéraire néglige l'intention du poète au profit du relevé des images et des récurrences, de l'analyse des formes comme si celles-ci étaient la finalité spécifique de la poésie : « Ecartée désormais l'idée que ce que cherche l'auteur, consciemment, puisse avoir valeur spécifiquement poétique, on s'efforce de dégager le réseau de tensions ou corrélations qui constituent et font remarquer cette langue qu'il nous impose, par un acte dont la nature dernière demeure d'ailleurs une énigme » (pp. 18-19).

Une telle « autopsie » est jugée nécessaire, mais, notre conférencier constate la mise à l'écart du « rapport d'un être, qu'il soit auteur ou lecteur, à l'instant vécu, c'est-à-dire à son exigence et son destin » (p. 19). Par l'exemple des Chats des *Fleurs du Mal*, « corrélativement » opérés par les linguistes, sociologues et psychanalystes, la situation actuelle de l'œuvre poétique est saisie admirablement. Il n'y a plus que les spécialistes du poème qui peuvent communiquer en un langage d'école(s) qui n'a plus rien à voir avec le langage du poète (voir p. 21). Peut-être avec quelque sévérité, Y. B. montre le rejaillissement de cette critique sur la nouvelle poésie : « impuissance », ingéniosité de l'absence, réduction à ne plus dire que l'impossible dire.

Si l'on veut renverser ce courant fâcheux, il faut que la critique littéraire et la philosophie de la création reconsidèrent l'objet de leurs investigations. Les moyens de ce possible changement sont proposés dans la troisième partie de la conférence (pp. 23-31). C'est à ce moment qu'intervient précisément le rapport « poésie et enseignement ». Comment pratiquer autrement la poésie ? Par la valorisation d'une autre lecture, celle des jeunes qui veulent « changer la vie » (p. 24) :

«Et ce qui me semble important, ce qui peut donner à penser, c'est que s'adressant ainsi à des textes ils [les jeunes] n'essaient guère de les analyser en leur nature de texte, ou d'y reconnaître des lois, mais veulent les impliquer dans leur vie à eux, aussi loin en avant dans celle-ci que possible, et ne doutent donc pas qu'il y ait une voix dans cette écriture, une présence, quelqu'un. Lectures, sommes-nous tentés de penser, inaverties, décousues, hâtives : mais nous savons aussi que toute vie est urgence, comme nous découvrons souvent que ces maladresses ardentes, ces partis pris, cette intimité impérieusement imposée à la conscience d'un autre, c'est, de façon surprenante, la redécouverte intuitive d'aspects parfois essentiels de l'œuvre. — Il y a donc une autre pratique des poèmes. »

Ces lectures « sauvages » relèvent-elles de l'ignorance, ou, ne sont-elles pas, au contraire, « la véritable rencontre de la donnée poétique » ? Y. B. fait ainsi le pari de l'alliance. La poésie n'est plus le simple prétexte à la découverte de multiples sens, mais elle est une « signification partageable pour que la confiance renaisse » (p. 28). Ainsi la tâche de la critique et celle de l'enseignant ressemblent-elles à la voix du veilleur interrogeant le poète et le lecteur ensemble : es-tu Narcisse ou es-tu Alliance ?

Oserions-nous au moins affirmer que ce questionnement sur la poésie contient les promesses d'un nouveau dialogue professeur-élèves ?

Maxime Morand